

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le portrait des écrivains québécois pour la jeunesse

Daniel Sernine

Volume 13, Number 1, Spring–Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sernine, D. (1990). Le portrait des écrivains québécois pour la jeunesse. *Lurelu*, 13(1), 18–19.

Le portrait des écrivains québécois pour la jeunesse

Savez-vous qui ils sont ?

Je prends congé de la chronique « Tribune » pour un numéro. Mais pas tout à fait : ce que je vous offre ce mois-ci, c'est un portrait des écrivaines et des écrivains qui prennent la parole à cette tribune, à tous les quatre mois. Vous connaissez leurs opinions, vous connaissez leurs livres, mais savez-vous qui elles sont, qui ils sont ?

À ma connaissance, un tel portrait n'avait jamais été fait. Certes, le ministère des Affaires culturelles, dans son bulletin *Chiffres à l'appui*, avait diffusé, en 1986 et 1987, les résultats d'une enquête assez approfondie sur les écrivaines et les écrivains, mais sans distinguer celles et ceux écrivant pour la jeunesse.

Au printemps 1989, 180 écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse ont reçu, de l'organisme Communication-Jeunesse, un questionnaire préparé par un comité de son conseil d'administration. En tout, une écrivaine ou un écrivain sur trois a rempli et renvoyé son questionnaire. Un tel taux de 33 % est considéré excellent pour ce genre d'enquête ; il permet de considérer les réponses comme représentatives de l'ensemble du milieu étudié, du moins pour les questions auxquelles tous les correspondants avaient répondu.

Le portrait personnel

Si vous invitez régulièrement des auteur(e)s à votre école ou à votre bibliothèque, vous avez sans doute remarqué qu'il s'agissait en majorité de femmes. L'enquête est simplement venue le confirmer : trois sur cinq sont des écrivaines. Mais le tableau a sans doute évolué depuis les années soixante : il me semble que, à l'époque héroïque des débuts du livre québécois pour la jeunesse, les écrivaines étaient plus de 60 %. Ce serait un intéressant sujet de recherche que d'aller vérifier cette impression.

Si, encore une fois, vous fréquentez le milieu du livre pour jeunes, en suivant par exemple les activités de Communication-Jeunesse, vous avez peut-être aussi remarqué que les écrivaines et écrivains sont en bonne partie dans la tranche d'âge des 30-40 ans. De fait, elles* sont 44 % dans cette tranche d'âge. Et elles sont plus du quart dans la tranche des 40-50 ans. Ensemble, plus des deux tiers des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse sont dans la trentaine ou dans la quarantaine.

*Comme l'enquête montre que le féminin l'emporte sur le masculin en littérature québécoise pour la jeunesse, nous conviendrons d'employer le féminin pour la durée de cet article.

par Daniel Sernine

Elles sont 18 % dans la tranche des 50 ans et plus. Et la « relève » ? Eh bien, une sur neuf est âgée de 30 ans ou moins. Apparemment, le domaine attire peu les auteures avant qu'elles aient mis une dizaine d'années entre elles et leur adolescence.

Sont-elles en contact avec les jeunes, celles qui écrivent pour la jeunesse ? Absolument. Il s'avère que 85 % sont en contact régulier avec des enfants ou des adolescents de moins de 16 ans. Malheureusement, le portrait n'est pas plus précis sur ce point : s'agit-il de fils et de filles, de nièces et de neveux, des enfants de leurs amis, ou encore d'élèves si elles sont enseignantes, animatrices ou bibliothécaires ? Le degré de parenté, le contexte de ces contacts déterminent bien sûr la qualité des relations aux jeunes et ce qu'une écrivaine ou un écrivain peut en retirer pour sa création.

Pour l'écrivain, c'est pas facile de manger trois repas par jour.

Le portrait professionnel

Sont-elles prolifiques, nos écrivaines ? Eh bien, c'est un exemple de verre à moitié vide ou à moitié plein. On peut remarquer que près de la moitié ont seulement trois publications ou moins à leur actif. On peut aussi observer que près de la moitié ont cinq publications ou plus à leur actif. Le groupe des prolifiques se divise ainsi : un quart ont cinq à dix publications à leur actif, et 23 % ont 11 publications ou plus.

Le groupe des dilettantes ou des débutantes se divise ainsi : 16 % n'ont qu'une publication à leur actif, 15 % en ont deux, 15 % en ont trois, et 7 % ont quatre publications à leur actif. Je serais même tenté d'avancer que les écrivaines n'ayant qu'une publication pour jeunes à leur actif sont un peu plus nombreuses que ne le montre l'enquête : les écrivaines plus prolifiques, donc plus engagées en littérature-jeunesse, ont peut-être répondu à l'enquête de Communication-Jeunesse dans une plus grande proportion que celles moins engagées, celles qui ont moins publié.

Ici, donc, le portrait est vraiment double. Il y aurait d'une part l'écrivaine qui a pas mal publié, ou même beaucoup publié ;



elle serait peut-être parmi les 45 % qui ont au-dessus de 40 ans. D'autre part, il y aurait l'écrivaine qui a peu publié, mais qui ne serait pas nécessairement une toute jeune personne ; elle figurerait parmi les 45 % qui sont dans la trentaine.

Simplifions-nous le tableau en regardant **quand** ces écrivaines ont eu leur première publication ? La nette majorité, 57 %, a publié pour la première fois au cours des années 1980. En subdivisant ce chiffre, on trouve une coïncidence parfaite avec le boom de l'édition constaté dans la première moitié de la décennie : 35 %, soit plus du tiers des écrivaines québécoises pour la jeunesse, ont publié leur premier livre entre 1981 et 1986. La **profession** d'écrivaine pour la jeunesse est donc jeune, au Québec, si la majorité de celles qui l'exercent le font depuis dix ans ou moins.

Il reste que 30 % ont publié pour la première fois dans les années soixante-dix, et 13 % dans les années soixante. À 1 % près, nous retrouvons la proportion d'auteures âgées de 40 ans et plus. La tranche des « pionnières » se dessine assez bien aussi : 18 % ont plus de 50 ans, ce qui se rapproche des 13 % publié pour la première fois dans les années soixante.

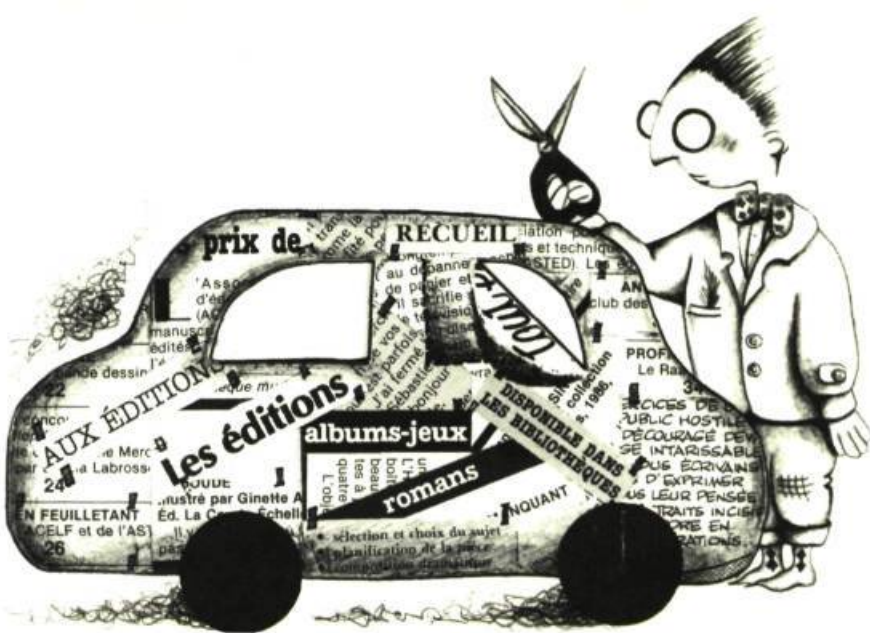
Une question peut nous venir à l'esprit quand on se penche sur l'âge et l'année de première publication : l'enquête de Communication-Jeunesse a-t-elle rejoint beaucoup d'écrivaines « à la retraite » ou « semi-retraitées » ? Ou a-t-elle rejoint surtout des écrivaines encore actives ? Rappelons que l'enquête a été faite voici un an, en avril 1989. À ce moment-là, la très grande majorité, soit 83 %, avait publié son plus récent livre entre 1987 et 1989. L'année 1989 n'était qu'au tiers écoulé à l'époque de l'enquête, et le tableau se détaille comme suit : 20 % avaient publié leur plus récent livre en 1987, 34 % en 1988 et 29 % en 1989.

Cela laisse dix personnes, soit 17 % des répondantes à la question, qui avaient eu leur dernière publication entre 1981 et 1986. S'agit-il des mêmes qui ont commencé à publier dans les années soixante ? Les ressources consacrées à l'enquête n'ont pas permis de faire toutes les corrélations envisageables.

Le portrait financier

Savez-vous de quoi vivent nos écrivaines et écrivains pour la jeunesse ? Si vous en avez déjà reçu dans vos milieux et si elles ont été franches sur ce sujet, vous savez qu'elles ne mènent pas un train de vie princier ou, si oui, qu'elles ne le doivent pas à l'abondance de leurs droits d'auteurs. Si vous n'avez jamais reçu d'auteur, vous entretenez peut-être encore le mythe de la vedette riche et adulée, sortie d'un téléroman étatsunien. Désolé, mais...

Pour près des trois quarts des écrivaines et écrivains pour la jeunesse,



L'écrivain ne roule pas sur l'or

l'écriture et les activités connexes (rencontres-auteurs, par exemple) ne constituent pas la principale source de revenu. Pour 28 % seulement, écriture et rencontres constituent la principale source de revenus. Et encore, on ne leur demandait pas si ce revenu serait suffisant pour faire vivre un ménage ou une famille, mais seulement si c'était leur principale source (on peut supposer qu'une grande majorité sont en ménage et que leur revenu d'écrivaine ou d'écrivain n'est que **l'une** des ressources du couple). Si l'on avait demandé « cette principale source serait-elle ou est-elle suffisante pour vous faire vivre décemment ? », soyons assurés qu'il n'y aurait pas eu 28 % de oui, ni même 18 %.

Contrairement à une enquête réalisée par l'Union des écrivains en 1989, celle de Communication-Jeunesse ne demandait pas les revenus des personnes interrogées. Elle demandait cependant qu'est-ce que les écrivains font à part écrire leurs livres pour jeunes.

D'abord, dans les secteurs reliés à l'écriture. Si, pour simplifier, on regroupe les écrivaines qui se livrent « quelquefois », « souvent » ou « toujours » à une activité donnée, on arrive au portrait suivant. Les trois quarts des écrivaines font de l'animation. Trois sur cinq collaborent à des périodiques ou font du journalisme. Plus de la moitié font de la scénarisation. Une auteure sur deux écrit du manuel scolaire. Près de la moitié des écrivaines font de la recherche ; j'ignore s'il faut le comprendre comme « recherchiste » (pour la radio, par exemple) ou comme « étudiante » (en maîtrise ou au doctorat, par exemple). Les chiffres montrent que 44 % des écrivaines travaillent dans le secteur de l'édition ; on sait, par exemple, que la plupart des directrices de collection, en littérature québécoise pour la jeunesse, sont elles-mêmes

écrivaines. Finalement, deux auteures sur cinq sont traductrices, « toujours, souvent ou à l'occasion ».

Reste un bon 40 % qui exerce aussi « d'autres » métiers de l'écriture : écriture pour le public adulte, théâtre, nouvelles radiophoniques, ateliers d'écriture, mise en scène, participation à des jurys, écriture au noir ou réécriture pour d'autres, révision, correction et dactylographie de travaux d'étudiants et de curriculum vitæ. Du plus passionnant au moins glorieux.

Mais souvent nos auteures doivent travailler dans d'autres secteurs. La plupart des écrivaines, ayant déclaré que l'écriture n'était pas leur principale source de revenu, ont consenti à indiquer quelle était leur principale ressource en dehors du domaine de l'écriture. Les réponses correspondent assez bien avec les constats de l'enquête du MAC sur les écrivains publiés en 1986-1987. Quatorze de nos auteures œuvrent dans le secteur scolaire ou pédagogique, surtout à titre d'enseignantes. Huit travaillent pour les médias, dont quatre pour la télévision. Quatre œuvrent dans le domaine du théâtre, à divers titres. Trois mentionnent l'illustration, la peinture ou le graphisme, deux sont commis, une auxiliaire en bibliothèque. L'une mentionne son mari, l'autre, ses placements, l'une, l'assurance-chômage et l'autre, le bien-être social.

Je laisse nos lecteurs et lectrices faire un constat à partir de ces derniers renseignements. En tant qu'écrivain, rien de tout cela ne m'a surpris, mais je suis persuadé que cette enquête apprendra beaucoup aux gens qui, tout en travaillant avec et sur les œuvres des écrivaines québécoises pour la jeunesse, connaissaient mal les personnes mêmes qui sont à l'origine de ces œuvres. D'ailleurs, si ce portrait vous inspire des réflexions dont vous voulez nous faire part, n'hésitez pas à nous écrire.